

# Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **1 (1893)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

## BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

---

### I.

**La Cour de Rome et l'Esprit de réforme avant Luther,**  
*par FÉLIX ROCQUAIN, membre de l'Institut; 1893, Paris, Tho-*  
*rin, 1 vol. gr. in-8°, 428 p., 10 frs.*

Luther, Calvin et les autres réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle, en faisant la Réforme, n'ont fait que s'emparer d'un mouvement d'opinion qui s'était produit longtemps avant eux. « Rechercher en ses origines et suivre en ses progrès ce mouvement d'opinion », tel a été le but de l'auteur, qui déclare tout d'abord que « c'est au nom de l'idéal chrétien que la papauté a été attaquée » (pag. VI). N'allez pas en conclure que M. Rocquain soit un ennemi de la papauté. Non. Il est très modéré envers elle; il parle de ses « bienfaits » à son début; il subit même, sur certains points, sur le mariage des prêtres particulièrement, des préjugés papistes peu dignes de sa science et de son esprit (p. 149). Ses aveux sur les fautes de la papauté, fautes qui ont rendu la réforme nécessaire, n'en ont donc que plus de valeur.

Son ouvrage va de Grégoire VII à Luther et embrasse plus de quatre siècles. Il formera trois volumes, dont le premier seul jusqu'ici a paru: I. La Théocratie et l'apogée du pouvoir papal (1049—1216); — II. Lutttes contre la papauté, affaiblissement et décadence du pouvoir papal (1216—1380); — III. Les Conciles généraux et les approches de la Réforme (1380—1484).

M. Rocquain a généralement une érudition de première source; je dis « généralement » parce que souvent il cite des

auteurs modernes d'une autorité discutable. La correspondance des papes, que les travaux de l'Ecole française de Rome ont plus complètement mise au jour, les lettres des princes, celles des évêques, les écrits publiés par les contemporains sur les questions qui tour à tour agitaient les esprits, ont été les éléments principaux de son travail.

Il commence par décrire le monde et l'Eglise à l'époque d'Hildebrand; il montre la théocratie fondée par ses prédécesseurs immédiats et organisée par lui (1073—1085). La domination spirituelle du pape sur l'Eglise et sa domination temporelle sur les rois, telle a été la pensée fondamentale de Grégoire VII. M. Rocquain le grandit plutôt qu'il ne l'abaisse; toutefois il ajoute avec une parfaite sincérité: « Ce n'est pas qu'il n'eût commis plus d'une erreur. En usant des peines ecclésiastiques pour protéger les intérêts temporels du saint-siège, comme il fit contre Robert Guiscard, il établissait entre le spirituel et le temporel une confusion qui pouvait un jour égarer ses successeurs. Il leur léguait un exemple plus dangereux encore, en faisant appel au bras séculier pour imposer ses réformes et sauvegarder la foi. Déjà, dans l'entourage de Grégoire, certains prélats regardaient comme légitime l'emploi de la force contre l'hérésie, disant qu'on n'était pas moins obligé de poursuivre les ennemis de la religion que de combattre les Barbares. D'un autre côté, en revendiquant cette souveraineté temporelle qu'il croyait avoir reçue de Constantin, et qui était pour le saint-siège ce qu'étaient au clergé les attributions politiques et les droits seigneuriaux, il ne parut pas se rendre compte qu'il y avait là pour la papauté et l'Eglise des soins difficiles à concilier avec la spiritualité vers laquelle il avait voulu les ramener. Mais *sa plus grande erreur fut dans le pouvoir même qu'il avait édifié*. Si cette toute-puissance qu'il prétendit exercer sur l'Eglise et sur les gouvernements séculiers fut un bien au temps où il vécut, elle était un péril pour l'avenir. Prolongé au delà de certaines heures de crise, le pouvoir absolu, quelle qu'en soit la source, se détourne inévitablement du but vers lequel il s'était dirigé. Si haut que Grégoire eût placé la papauté, elle ne devait pas échapper à cette loi de l'histoire. Un demi-siècle était à peine écoulé, qu'on la voyait commencer à s'égarer par l'excès de son autorité, entrer par certains côtés dans la voie des abus, et bientôt, oubliant les

devoirs attachés à cette autorité, n'en plus considérer que les prérogatives. » (p. 73—74.)

La théocratie papale ne fit que se développer sous Victor III (1086—1087); sous Urbain II (1088—1099), qui exagéra encore les prétentions de Grégoire dans la question des investitures, en voulant soustraire les évêques à la sujétion des souverains séculiers non seulement comme prêtres, mais comme seigneurs féodaux (p. 97); sous Pascal II (1099—1118), Gélase II (1118—1119), Calixte II (1119—1124), qui termina à son avantage, par le Concordat de Worms, la querelle des investitures. La papauté était victorieuse; mais de sa victoire même allaient sortir de nouveaux périls et de nouveaux abus. Honorius II (1124—1130) accrut encore la prépondérance du saint-siège, en amoindrisant le rôle de l'épiscopat jusque dans les conciles (p. 155) et celui des princes jusque dans l'exercice de leurs droits, en donnant trop d'autorité à ses légats *a latere*, en multipliant comme à plaisir les appels à son siège, en se faisant des créatures par des exemptions abusives qui troublaient la hiérarchie (p. 161), en développant dans son entourage la cupidité et la mondanité qui étouffaient la religion et qui ne laissaient plus voir que la suprématie du pape (p. 164—165). Innocent II (1130—1143) renchérit encore sur Honorius par son faste, par ses entreprises militaires (p. 186), par sa sévérité contre Abailard, sévérité dans laquelle « le saint-siège se déclara en quelque sorte ennemi de la pensée » (p. 193), etc. L'intérêt de son autorité le préoccupa plus que celui de l'Eglise, et il rechercha moins la piété des princes que leur obéissance.

« Il faut bien le reconnaître, dit M. Rocquain, à proportion que la papauté *se faisait plus puissante*, elle paraissait *perdre en élévation morale ce qu'elle gagnait en pouvoir*. On eût dit que ce pouvoir que Grégoire VII avait fondé et qui n'était pour lui qu'un moyen d'agir plus fortement sur le monde et sur l'Eglise, fût devenu pour ses successeurs *le véritable but*. Ce qu'Innocent demandait en effet, aux princes et aux évêques, c'était avant tout leur soumission et le respect de ses prérogatives (p. 194)... Ce n'est pas que le maintien de sa souveraineté temporelle lui parût indispensable au libre exercice de son pouvoir spirituel. De même qu'on ne croyait pas alors que les évêques eussent besoin de leur seigneurie temporelle pour exercer avec indépendance leur autorité ecclésiastique

dans leurs diocèses, on ne croyait pas davantage qu'il fût nécessaire aux papes d'être princes pour gouverner l'Eglise. Mais, à l'exemple des pontifes qui l'avaient précédé, Innocent voyait dans la seigneurie séculière de Rome un legs de Constantin; et, sans considérer ce qu'il y avait là de préjudiciable au caractère de la papauté ou de contraire à sa mission, il entendait ne pas laisser perdre cet héritage. » (p. 197.) Ce point de vue m'a paru piquant à signaler aujourd'hui, en présence des constantes revendications de Léon XIII.

M. Rocquain raconte les faits suivants, sur lesquels nous appelons l'attention des lecteurs. « Lors de la guerre soutenue par Innocent II contre le roi de Sicile, un Grec avait dit que le pape était « un empereur et non pas un évêque » et donné ainsi la *juste* idée d'un pouvoir qui, s'écartant par certains de ses actes du domaine de la religion, et oubliant son caractère, se rapprochait des royautés du siècle. L'*exacte* appréciation de ce pouvoir au point de vue spirituel et de sa situation dans l'Eglise fut donnée également par un Grec. Quelque temps avant la mort de ce pape, des conférences publiques avaient eu lieu à Constantinople entre Nechitès, archevêque de Nicomédie, et un évêque d'Allemagne nommé Anselme, au sujet des dissentiments qui séparaient les Eglises grecque et latine. Sur la demande d'Eugène III, Anselme, en 1149, consigna ces discussions dans un écrit qu'il mit ensuite sous les yeux du pontife. A l'une de ces conférences, il avait été question de la primauté de l'Eglise romaine. Suivant Nechitès, les Grecs reconnaissaient que celle-ci présidait en effet de droit aux conciles généraux; mais il ajoutait que les décrets d'un concile présidé par le pape ne pouvaient devenir obligatoires pour toute la chrétienté qu'à la condition que l'Eglise d'Orient eût été représentée à ce concile comme l'Eglise d'Occident. « Si le pape, disait-il, prétend nous envoyer ses ordres en tonnant du haut de son trône, juger et disposer de nous et de nos églises à sa discrétion, quelle fraternité sera-ce, ou quelle paternité? Nous ne serions plus que des esclaves, et non des enfants de l'Eglise. » Puis, reprochant aux Latins d'attribuer à l'évêque de Rome une autorité universelle et absolue qui annulait celle des autres évêques et rendait inutiles leurs lumières, Nechitès ajoutait: « Nous ne trouvons dans aucun symbole qu'il nous soit ordonné de confesser en particulier l'Eglise romaine, mais

une Eglise sainte, catholique et apostolique . . . Je ne crois pas, avec vous, devoir suivre l'Eglise romaine nécessairement en tout, ni que nous devons marcher après elle, les yeux fermés, partout où elle ira, conduite par son propre esprit. Que si le pape veut avoir des ouvriers qui travaillent avec lui, il doit conserver sa primauté sans mépriser ses frères, que Jésus-Christ a engendrés dans le sein de l'Eglise, non pour la servitude, mais pour la liberté. » « Paroles remarquables, ajoute M. Rocquain, avertissements salutaires, qui ne furent pas écoutés. » (p. 219—220.)

M. Rocquain montre ensuite comment la papauté a sans cesse accentué ses prétentions ambitieuses et aggravé ses abus sous Célestin II, Lucius II et Eugène III, de 1143 à 1153. Il est particulièrement intéressant sur Arnould de Brescia et l'essai de restauration républicaine, dirigé contre la royauté temporelle du pape; sur le mouvement des Albigeois, dirigé contre sa royauté spirituelle; sur les griefs de S. Bernard contre les abus de la papauté; sur le *Décret* de Gratien, qui fit prévaloir les doctrines papales, « coin puissant qui, enfoncé dans la charpente de l'Eglise, acheva de faire éclater ce qui restait de son ancienne constitution » (p. 222). M. Rocquain cite ici Janus (Döllinger). Il ne cache pas que l'Eglise romaine a été accusée par Géroh de Reichersberg d'avoir fait mourir Arnould de Brescia (p. 237). Il cite une lettre de Wezel de 1152, premier document où l'on trouve contestée la donation de Constantin, donation qualifiée de mensonge et de fable (p. 230). Il montre comment c'est à cette époque que la *curie romaine* apparaît pour la première fois avec sa pleine signification de « gouvernement » et de « cour », d'où le pape adresse plus d'ordres que d'exhortations, et « où le profane se mêle aux choses sacrées, où l'on juge des procès, où l'on distribue et parfois l'on vend aux nombreux solliciteurs les privilèges et les grâces; où, par suite de la multiplicité des affaires, résident des notaires, des scribes et tout un monde d'officiers qui, à des titres divers, vivent du pouvoir, dont ils sont les ministres, et qui *trop souvent, au détriment de la religion*, l'opprimeront de leurs ambitions ou de leurs intrigues » (p. 223). Rien n'est tristement intéressant comme cette transformation de l'Eglise romaine en curie, transformation qui fut signalée à un cardinal par Géroh de Reichersberg comme une

honte pour l'Eglise. Géroh disait que curie vient de *cura*, à cause des soucis temporels et mondains dans lesquels elle oublie sa mission spirituelle, et aussi de *cruor*, à cause des passions et des haines dans lesquelles elle s'engageait sur les traces des gouvernements profanes, jusqu'à l'effusion du sang (p. 224).

M. Rocquain analyse ensuite les pontificats d'Anastase IV, d'Adrien IV et d'Alexandre III, de 1153 à 1181. C'est ce même Adrien qui avouait à Jean de Salisbury « que personne n'est plus malheureux qu'un pape, que rien n'est plus triste que son sort, et que son siège est un siège d'épines » (p. 256); et c'est à ce même Alexandre que Guillaume, archevêque de Sens, écrivait que toute l'Eglise de France était scandalisée de voir que, par la volonté du saint-siège, Satan était délié et Jésus-Christ crucifié (p. 292). Alexandre III, pour augmenter la juridiction directe du saint-siège, prodigua les exemptions et les privilèges, et « il porta ainsi de nouveaux et plus profonds ébranlements à la constitution déjà si chancelante de l'Eglise » (p. 302). « On n'ignorait pas dans le clergé que des considérations pécuniaires étaient plus d'une fois la cause qui portait alors le saint-siège à octroyer ces exemptions. En 1175, l'abbé de Malmesbury avouait lui-même que les abbés seraient bien misérables et bien lâches de ne pas anéantir la puissance des évêques, quand, pour une once d'or payée annuellement à Rome, ils pouvaient se rendre libres. » (p. 303.) Une telle papauté ne pouvait que corrompre le clergé et l'Eglise, et elle les corrompit (p. 304—307), et, pour comble, ce fut Alexandre qui, le premier, osa prononcer des canonisations en vertu de la seule autorité dite apostolique et sans rappeler les traditions (p. 308). « Il semblait que, dans l'Eglise, on ne fût désormais quelque chose que par la papauté ou auprès d'elle. »

La progression se continua avec Lucius III, Urbain III, Grégoire VIII, Clément III, Célestin III, de 1181 à 1198, et la théocratie ou plutôt le mal fut à son apogée sous Innocent III, de 1198 à 1216. Ce pape s'était nourri des fausses doctrines de Gratien sur la suprématie papale, et il chercha à les faire triompher de toutes manières; sagacité, finesse, habileté, hardiesse, courage, il mit tout en œuvre pour réussir. « Le pouvoir grandissant du saint-siège avait ainsi étouffé dans l'Eglise l'activité et la vie... Innocent n'était pas seulement l'évêque

universel; il était en quelque sorte l'évêque unique de la chrétienté. En annulant les évêques dans le domaine spirituel, en les décourageant de leurs devoirs pastoraux, la cour de Rome contribuait par cela même à les entraîner dans le désordre. Elle les y portait aussi par son exemple... Par un singulier rapprochement, dans le moment où le pape, absorbant tous les pouvoirs de l'Eglise, était devenu comme l'évêque unique de la chrétienté, le souverain avait effacé l'évêque, et à la place du successeur de l'Apôtre apparaissait un César.» (p. 413—415.) C'était l'apogée, mais c'était aussi la ruine; c'était le Capitole, mais c'était aussi la Roche Tarpéienne. Nombreux étaient déjà les signes d'affaiblissement. « C'était surtout en elle-même, dit M. Rocquain, que la papauté avait ses causes d'affaiblissement. En désertant sa mission, en oubliant son caractère apostolique, elle avait compromis le principe au nom duquel elle avait jusqu'alors dirigé(?) le monde; et s'il est vrai de dire que le pontificat d'Innocent marque, dans les annales ecclésiastiques, le moment où le pouvoir des papes atteint son apogée, on peut dire avec non moins de raison qu'il marque celui où en commence le déclin. » (p. 425.)

C'est ce déclin que l'auteur racontera dans son second volume. Inutile dès lors de signaler l'importance de ce second volume, qui, espérons-le, sera aussi savant et aussi péremptoire que le premier. L'intérêt capital du premier est dans la constatation évidente et irréfutable de ce fait: que la papauté romaine, en sortant des limites de la simple primauté d'honneur qui lui avait été accordée dans l'ancienne Eglise, et en se transformant ambitieusement en autorité et en autorité absolue, non seulement s'est corrompue elle-même, mais a encore corrompu les Eglises qui ont eu la faiblesse de se soumettre à sa fausse juridiction. C'est ce triste état de l'Eglise d'Occident qui apparaît, minutieusement analysé, sans déclamation et toujours preuves en main, dans le substantiel et magistral volume de M. Rocquain, volume qui n'a pas besoin d'être recommandé, mais qui, malgré quelques fautes, résultat de son extrême modération, s'impose de lui-même, par la force des choses, par la lumière des récits, par le talent et la loyauté de l'auteur.

---



**Saint Louis et Innocent IV**, *Etude sur les rapports de la France et du saint-siège*, par M. ELIE BERGER; Paris, Thorin, 1893, 1 vol. in-8°, 429 p., 12 frs.

En 1888, M. Elie Berger a obtenu le prix Gobert pour son édition des *Registres d'Innocent IV*. L'introduction qu'il a mise en tête est une étude sur les rapports de ce pape (1243—1254) avec Louis IX (1226—1270). C'est cette étude, retouchée en certains points, qui forme le présent volume.

Innocent IV, que les dangers de sa lutte avec l'empereur Frédéric II avaient amené à Lyon, séjourna plusieurs années dans cette ville, qui était alors plus qu'à moitié française; durant cet exil volontaire comme pendant le reste de son pontificat, ses relations avec saint Louis et le royaume de France ont été de tous les jours; il a correspondu et négocié avec le roi et Blanche de Castille, avec les princes et les grands vassaux français; il a préparé, en ce qui le concernait, la croisade de 1248, dirigé de près le clergé de France, etc.

Les relations d'Innocent IV et de saint Louis méritent aussi l'attention des étrangers. Les historiens allemands, si curieux de tout ce qui touche à la lutte du saint-siège et de l'empire ne peuvent que s'intéresser à un ouvrage où il est sans cesse question de l'empereur Frédéric II et de Guillaume de Hollande, du concile de Lyon, des entrevues de Lyon et de Cluny, où Louis IX s'est efforcé de rétablir la paix entre Innocent IV et son adversaire; ils savent que Frédéric conçut un jour le projet d'aller saisir le pape à Lyon, et que l'intervention de saint Louis, correspondant avec la révolte de Parme, fit avorter ce projet; ils n'ignorent pas qu'Innocent IV a, le premier, voulu placer la couronne de Sicile sur la tête de Charles d'Anjou.

L'Angleterre trouve aussi sa place dans cette étude: Henri III a élevé, contre saint Louis et son frère, des prétentions à la succession de Provence; il a joué un rôle particulier à l'époque où le monde occidental préparait cette expédition d'Egypte qui aboutit au désastre de Mansourah; et plus tard, la croisade lui a servi de prétexte à lever dans son royaume, avec l'approbation du pape, d'abondants subsides. On sait d'ailleurs qu'Innocent IV a longtemps eu pour conseiller le célèbre archevêque de Cantorbéry, Boniface de Savoie; ce prélat a joué à la cour de Lyon un rôle des plus importants.

Quant à l'Italie, nous nous bornerons à rappeler la fuite dramatique du génois Innocent IV et son retour dans la péninsule après la mort de Frédéric II, des rapports constants avec la maison de Savoie, et la part que le royaume de Naples eut alors dans les négociations avec la France.

Innocent IV, homme d'une activité fébrile, chercha à s'immiscer dans toutes les affaires de l'Europe, à dominer sur les Etats comme sur les Eglises; impérieux, hautain, batailleur, il fut en guerre plus ou moins avec tout le monde; et comme il lui fallait beaucoup d'argent pour mener à bonne fin ses entreprises et ses intrigues, il ne recula devant aucun moyen pour s'en procurer. Son pontificat ne fut pas seulement « terrible », il fut encore scandaleux: choix de favoris dévoués, militants comme lui, auxquels il pardonna leurs vices pour les exploiter; multiplication des appels à propos des moindres querelles entre laïques et ecclésiastiques, afin de multiplier les occasions pour lui de faire acte d'autorité, etc., etc. Aussi les Registres de ce pape sont-ils très volumineux et très significatifs.

M. Elie Berger les a analysés avec la minutie que les érudits paléographes et les archivistes consciencieux apportent de nos jours à ces sortes d'études. Il n'a reculé devant aucun détail. Il a suivi le pape et ses agents pas à pas, et il a raconté leurs faits et gestes scrupuleusement, même lorsque l'intérêt en était très secondaire; il a étalé au bas des pages une érudition même trop complète, en prenant les choses par le menu, quantitativement plutôt que qualitativement.

Il était bien difficile à un Français, dans les circonstances créées par la guerre de 1870, d'être absolument impartial envers l'empereur Frédéric II. M. Elie Berger a-t-il réussi à échapper à cette difficulté? Je ne le crois pas. On remarque, dans maints passages de son livre, qu'il ressent une secrète antipathie envers « ce prince irascible et rancunier » (p. 159), qu'il accuse de s'être « laissé emporter jusqu'aux extrêmes limites de l'orgueil et de la colère » (p. 239), alors qu'il ne faisait cependant que défendre ses droits impériaux contre les envahissements du pape. Le contre-coup de cette aversion inconsciente est d'incliner M. Berger à juger le plus favorablement possible les actes d'Innocent IV. Mathieu de Paris, qui a vu les choses de près et qui a compris les visées du pape,

raconte-t-il les faits dans un sens autre que celui qui plaît à M. Elie Berger, aussitôt celui-ci se récrie et accuse Mathieu d'être un « narrateur passionné qui aimait à mettre en opposition les caractères de ses personnages, et qui avait le culte des mots et des anecdotes » (p. 154, 158).

Ce n'est pas que M. Elie Berger cherche à innocenter complètement la conduite de son « grand » pontife. Non. Il est même contraint, çà et là, de reconnaître ses torts, tant ils sont évidents, mais c'est toujours en cherchant à les atténuer. Même le mémoire de S. Louis, de 1247, contre les procédés d'Innocent, est attaqué par lui: « On doit constater, dit-il, que plusieurs des affirmations par lesquelles se termine le mémoire royal paraissent singulièrement hasardées; ce n'est pas sans étonnement qu'on voit le représentant de S. Louis proclamer l'ancienne subordination de l'Eglise au pouvoir civil; il y a là comme un reflet des doctrines impériales. » (p. 278.) L'étonnement, dirons-nous de notre côté, est de voir un savant français oublier, devant la papauté qui a toujours divisé et affaibli la France, les doctrines qui ont été françaises avant d'être « impériales » et qui n'ont été abandonnées par la France qu'à ses époques de faiblesse et de décadence.

On aura une idée de la « manière » de M. Elie Berger par les extraits suivants. Par exemple, après avoir mentionné le supplice de deux cents hérétiques, pris dans le château de Montségur et brûlés vifs en 1244, il n'éprouve nullement le besoin de le flétrir, mais plutôt celui de faire ressortir la prétendue modération du pape, qui daignait ne pas frapper ceux qui revenaient à lui! « C'était déjà faciliter la pacification, dit-il, que mettre à l'abri des poursuites ceux qui voulaient faire acte d'orthodoxie. » (p. 68.)

Innocent IV a-t-il réellement secondé Louis IX autant qu'il le pouvait pour la croisade? Lui a-t-il fourni tout l'argent dont il lui était loisible de disposer? S'est-il loyalement efforcé d'étendre à d'autres pays le mouvement qui se préparait en France? L'abstention partielle de l'Angleterre, l'inaction totale des pays du Nord et de l'Allemagne, causes indirectes des désastres qui attendaient Louis IX, doivent-elles lui être imputées? M. Elie Berger est fort embarrassé, malgré l'évidence des choses. Il cherche à montrer qu'Innocent IV avait des affaires plus importantes pour lui que de songer à reconquérir

Jérusalem (p. 172). Ses efforts sont pénibles (p. 220—237), et finalement il termine son plaidoyer ainsi: « *Il ne nous appartient pas* de juger si l'intérêt de l'Eglise, alors en guerre avec l'Empire, devait, en cette occasion, passer avant la reconnaissance que S. Louis venait de mériter en assurant sa protection au saint-siège. »

Selon M. Elie Berger, Innocent « n'aimait la guerre que quand elle était indispensable » (p. 419). Il aurait dû ajouter qu'elle lui paraissait indispensable toutes les fois qu'on résistait à ses ambitions et à ses envahissements. Il mettait sans doute en avant, pour essayer de se justifier, les intérêts menacés de l'Eglise; mais, presque toujours, il confondait ceux-ci avec ceux de la papauté telle qu'il voulait qu'elle fût, papauté souveraine absolue dans l'ordre spirituel et même dans l'ordre temporel.

Le passage suivant est très caractéristique. « En général, dit M. Elie Berger, les chroniqueurs paraissent avoir été frappés de la richesse qui régnait autour d'Innocent IV; un analyste allemand affirme que nul pape jusqu'alors n'avait possédé tant d'argent, tant de trésors. Les historiens anglais ont à l'envi critiqué cette opulence de la cour papale, due, s'il faut les en croire, à des extorsions; l'un d'eux accuse Innocent d'avoir ruiné l'Eglise; Mathieu de Paris va plus loin: ce fidèle interprète des rancunes que la plus grande partie du clergé anglais avait contre le saint-siège déclare qu'Innocent IV a pillé les royaumes de France et d'Angleterre; que la cour de Rome était un gouffre où allaient s'engloutir les revenus de tout le monde, et en particulier les biens des évêques et des abbés; le pape, uniquement préoccupé de s'enrichir, extorque aux prélats, chaque fois qu'il leur adresse ses lettres, d'onéreux frais de chancellerie; il étale à tous les yeux sa cupidité, en statuant qu'en Angleterre les biens des clercs intestats lui seront réservés. En 1245, Innocent, ayant vu sur les habits sacerdotaux de prêtres anglais des orfrois qui tentent sa convoitise, ne peut s'empêcher de s'écrier: « Cette Angleterre est pour nous un jardin de délices, un puits intarissable! Là où tout abonde, on peut à bien des gens extorquer bien des choses! » Là dessus il adresse des bulles à presque tous les abbés cisterciens de l'Angleterre, leur demandant de lui envoyer des orfrois de choix, pour en orner

ses chasubles de chœur, « comme s'ils avaient pu, s'écrie Mathieu, se les procurer gratis ». Assurément, si la cour romaine, pendant son séjour à Lyon, offrit aux peuples un spectacle aussi peu édifiant, elle dut en repartir bien amoindrie ; mais on ne doit pas oublier que Mathieu de Paris, s'il est un historien toujours intéressant et souvent exact, s'abandonne *parfois* à de tels emportements qu'on ne sait plus si, avec les meilleures intentions du monde, il n'en arrive pas à exagérer outre mesure les faits qu'il rapporte. » (p. 87.) M. Elie Berger insinue, mais ne démontre pas ; il insinue que Mathieu de Paris est inexact dans le cas présent, mais donne-t-il à son insinuation le moindre fondement ? Non. Il continue, toujours en se bornant à insinuer : « Comment le prendre au sérieux, quand il affirme que la cour pontificale fit de la ville de Lyon un vaste lupanar, et qu'avant de la quitter, en manière d'adieu, le grave Hugues de Saint-Cher en fit l'aveu aux Lyonnais dans les termes les plus libres : « Mes amis, leur aurait-il dit, nous vous avons, depuis notre arrivée dans cette ville, fait une belle aumône : lors de notre arrivée, nous avons trouvé ici trois ou quatre maisons de débauche ; aujourd'hui nous partons, et il ne vous en reste plus qu'une ; il est vrai qu'elle occupe toute votre cité, depuis la porte de l'Est jusqu'à la porte de l'Ouest. » Accordons à ces étranges (?) histoires la créance qu'elles méritent ; considérons-les, si l'on veut, comme l'écho d'un mécontentement trop réel. »

On le voit, il faut distinguer, dans les exposés de l'auteur, les textes authentiques des documents qu'il cite, et ses propres appréciations. Celles-ci nous semblent quelquefois partiales et entachées d'inexactitude ; ceux-là, au contraire, donnent à son ouvrage une valeur très grande. En faisant le départage que j'indique, il reste encore une foule de renseignements très précieux, qui mettent le lecteur à même de se faire une idée exacte du véritable état des choses, et de se convaincre que la papauté, à cette époque, a été loin d'être considérée comme une institution vraiment chrétienne, juste et bienfaisante. Ce n'était pas seulement l'empereur qui avait à accuser le pape (p. 152—153), c'était encore le clergé anglais (p. 122—123), les grands feudataires de France (p. 45), beaucoup de nobles français, « parmi lesquels on comptait quelques-uns des plus puissants barons », confédérés contre le clergé et contre le

pape (p. 246—248), sans oublier le roi de France lui-même, Louis IX, qui, bien que dévoué à la papauté — qu'il confondait naturellement avec l'Eglise — formula, lui aussi, des griefs contre l'administration pontificale (p. 270—277). M. Elie Berger publie aussi des documents inédits sur la situation des Juifs en France, et sur la façon, relativement modérée, dont Innocent les traita (p. 300—311); je dis «relativement modérée», quoiqu'il existe une bulle du 23 juillet 1253, autorisant l'archevêque de Vienne à expulser les Juifs de sa province.

---

**La Causalité efficiente**, par G. L. FONSEGRIVE, *prof. de philosophie*; Paris, Alcan, 1893, 1 vol. in-18, 170 p., 2 fr. 50.

On peut étudier la causalité, au point de vue de la cause seule, ou de l'effet seul, ou de la cause et de l'effet *dans leur rapport*. C'est ce rapport que le savant auteur de *l'Essai sur le libre arbitre* a voulu expliquer, en examinant «la cause seulement en tant qu'elle produit l'effet, en tant qu'elle est vraiment cause, et à la fois l'effet seulement en tant qu'il est produit, en tant qu'il est véritablement effet» (p. 5). — La difficulté est grande. M. Fonsegrive en a-t-il pleinement triomphé? Je ne le crois pas. Après l'avoir lu, on reste perplexe, soit qu'il ait touché à trop de subtilités, soit qu'il n'ait pas suffisamment expliqué les trois ou quatre notions fondamentales qu'il s'agissait d'élucider. Il a paru confondre ou identifier la cause, la pensée, la loi, la substance, choses que notre esprit cependant distingue et à bon droit. Il a dit, par exemple: «Tout effort *est* une pensée (p. 36) . . . Dans le sens le plus rigoureux, agir *c'est* penser et penser *c'est* agir (p. 38) . . . La véritable cause ne peut être qu'une pensée (p. 40) . . . Penser *c'est* causer, la causalité est la même chose que la pensée (p. 41) . . . Il est toujours possible qu'aucune loi ne gouverne la nature» (p. 48). Plus loin: «Il semble permis d'admettre une communauté de nature rationnelle qui unit les esprits entre eux et la nature aux esprits»; système d'après lequel «l'essentielle et commune nature des choses serait une pensée, la loi serait la suprême raison des choses et leur essence dernière; la *substance* se définirait: La *loi* selon laquelle des qualités sont unies; les substances continueraient toutes à

différer les unes des autres, mais elles auraient un fondement, une essence commune, toutes seraient des lois » (p. 158—159).

Peut-être, au lieu de se laisser aller à un idéalisme aussi absolu, l'auteur aurait-il mieux fait de serrer davantage son sujet, en se bornant aux choses qu'il pouvait démontrer et que tout le monde aurait admises à sa suite. Au lieu de cela, il s'est lancé dans des théories discutables, qui sont loin d'éclaircir et de fortifier la notion de la causalité. Il a montré un grand talent de métaphysicien, que j'admire sincèrement; mais j'aurais préféré une explication plus simple et inattaquable.

Je ne le suivrai pas dans les détails de son exposition. Je me bornerai à résumer ce qu'il dit de Dieu comme cause efficiente première.

Il admet l'existence de lois éternelles qui dépassent notre être, qui dès lors ne relèvent pas de notre causalité infirme et changeante, qui s'imposent à nous, qui dominent nos pensées et nos intelligences et qui dominent aussi le monde des corps: « l'arithmétique, la géométrie imposent leurs lois à toute pensée » (p. 101). Partant de ce fait que « la cause est toujours autre que l'effet et dès lors extérieure à l'effet », il enseigne que la pensée éternelle, en qui les vérités éternelles subsistent, doit être distinguée de ce qu'elle cause, et qu'elle ne peut être proprement appelée immanente (p. 102). Or, si les lois éternelles communes à la nature et à la raison s'expliquent par la Pensée éternelle, les êtres individuels ne suffisent pas à s'expliquer eux-mêmes. Il faut leur trouver une cause: car à tout phénomène il faut une cause. M. Fonsegrive démontre qu'il faut chercher hors du monde des atomes une cause de leur mouvement et même de leur existence, et que cette cause est Dieu, qui seul a sa raison d'être en lui-même, qui est l'Intelligible même et qui n'a besoin que de lui-même pour s'expliquer (p. 105—106). Ce n'est pas que M. Fonsegrive déduise l'existence réelle de Dieu de sa perfection intelligible. Non. Il déclare expressément que la preuve ontologique ne prouve que la possibilité de Dieu et que seule la preuve cosmologique établit la nécessité de Dieu (p. 107—111). Il ajoute que le monde est un effet dont Dieu est la cause; que Dieu « ne nous est connu qu'à titre de cause causante », et que dès lors nous ne pouvons pas le séparer du monde, « la cause n'étant plus cause dès qu'on la met à part de l'effet, et l'effet n'étant plus

effet quand on le considère à part de la cause » (p. 117). Toutefois il ne se prononce pas sur la question suivante : La causalité est-elle libre ou est-elle nécessaire ?

Il dit : « La véritable cause efficiente est un être pensant qui cause par sa pensée ; or, la nature et les êtres pensants sont les effets d'un premier être pensant. Mais l'effet retient la forme dont le modèle était contenu dans la pensée de la cause, comme la forme de la statue est semblable à la pensée du sculpteur ; notre pensée donc, œuvre de la pensée divine, aura dû garder une ressemblance de sa céleste origine et les autres choses semblablement. Si donc nous causons nous-mêmes par la pensée, c'est aussi par la pensée que Dieu a causé, et rien n'a été fait en dehors de la pensée. Les choses devront donc être par les lois que la pensée divine leur a imposées. Retrouver les liaisons des êtres entre eux, soit dans leur pensée, soit dans leurs relations causales, c'est donc retrouver les traces de la pensée créatrice. Le monde est un langage que Dieu nous parle, la science épelle le livre de Dieu. Dans un livre, les lettres ne se confondent pas et cependant elles forment des mots, des phrases qui s'entretiennent et s'expliquent mutuellement. De ce point de vue, la causalité efficiente devient identique à la causalité finale . . . Admettre qu'une loi du mouvement des atomes est nécessaire à la conception scientifique du monde, c'est admettre qu'une pensée dirige et anime la nature, c'est admettre aussi qu'il y a de la finalité dans la nature et même qu'il n'y a que cela, si l'on admet avec nous que la cause finale est une cause efficiente pensée et qu'il n'y a pas de véritable efficience en dehors de la pensée . . . Tout révèle la pensée dans le monde . . . Le but du monde est d'exprimer la pensée . . . L'homme juste imite Dieu, en adhérant par sa pensée à la divine pensée. Tandis que le monde matériel réalise cette pensée et l'exprime sans y prendre part, l'homme seul participe vraiment à l'œuvre éternelle, pense la loi, la fait sienne, et reflète dans sa pensée la perfection de la pensée. » (p. 161—168.)

On le voit, ce livre est fort suggestif. Je regrette de n'en pouvoir donner que les conclusions, et d'avoir dû glisser sur les détails des preuves, qui en forment la partie la plus originale. On y suppléera en le lisant ; et si la partie philosophique offre, comme je l'ai dit, des lacunes regrettables, en



retour la partie théologique proprement dite est claire, pleine d'élévation et de grandeur.

E. MICHAUD.

---

## II.

### **J. Langen, Geschichte der römischen Kirche bis Innocenz III.**

*4 Bde. Bonn, M. Cohen & Sohn, 1881—1893.*

Da dieses Werk mit dem eben erschienenen vierten Bande seinen Abschluss erreicht hat, wird es angezeigt erscheinen, den Lesern der Revue dessen Inhalt und Charakter in wenigen Zügen zu kennzeichnen. Dasselbe sollte nicht eine subjektiv gehaltene Papstgeschichte sein, wie deren viele in kürzerer oder längerer Form bereits existieren. Vielmehr hatte der Verfasser einen bestimmten Zweck im Auge, wie das ganze Unternehmen auch durch eine bestimmte Veranlassung hervorgerufen wurde. Die Veranlassung war die Selbstinfallibilisierung Pius' IX. auf dem vatikanischen Konzil, welche auf die nachfolgenden Päpste mit den übrigen römischen Dogmen als Erbe übergeht. Der Verfasser hatte die neuen vatikanischen Glaubenssätze eingehend an der Lehre des neuen Testaments und der kirchlichen Überlieferung geprüft in dem Werke: „Das vatikanische Dogma von dem Universalepiskopat und der Unfehlbarkeit des Papstes in seinem Verhältnis zum neuen Testament und der kirchlichen Überlieferung. 4 Teile, 2. Ausg., Bonn, E. Weber, 1876.“ Aber weil auf diesem Gebiete die Lehre und die geschichtlichen Thatsachen einander ergänzen und zu einer vollkommenen Übersicht über die Entwicklung miteinander verbunden werden müssen, unternahm er es dann, dem exegetischen und dogmengeschichtlichen Werke das historische, jetzt erst abgeschlossene, folgen zu lassen.

Wenn ersteres Werk die Lehrentwicklung bis auf die Gegenwart, resp. das vatikanische Konzil verfolgen musste, so konnte letzteres mit Innocenz III. (1216) schliessen, weil unter diesem Papst die päpstliche Macht auf ihre Höhe hinaufgeführt, das Papsttum vollendet wurde. Die *Entwicklungsgeschichte* desselben erreicht mit dem Anfang des 13. Jahrhunderts ihr Ende, wie die Entwicklungsgeschichte der Lehre vom Papsttum erst

auf dem vatikanischen Konzil abgeschlossen wurde. Wie die römischen Theologen und Kanonisten bis zum vatikanischen Konzil für die Unfehlbarkeitslehre haben kämpfen müssen, so rangen die römischen Bischöfe seit dem Ende des 4. Jahrhunderts um ihre Herrschaft zunächst über die ganze Kirche, dann über die ganze Welt, bis es ihnen nach vielen vergeblichen Versuchen, selbst Niederlagen, seit dem 13. Jahrhundert gelang, die von ihnen angestrebte Macht — das Papsttum — anerkannt zu sehen.

Diese Entwicklungsgeschichte quellenmässig, ohne subjektive Zuthaten, zur Darstellung zu bringen, möglichst mit den Worten der Beteiligten und der Zeitgenossen selbst, ist das Ziel des vorliegenden Werkes. Es sollte dadurch dem Leser ermöglicht werden, gleichsam aus den Quellen selbst über die Entstehung der päpstlichen Macht sich ein eigenes Urteil zu bilden, Augen- und Ohrenzeuge der Ereignisse und Verhandlungen zu sein, aus denen das Papsttum hervorging. Er erhält damit ein ganz anders geartetes Werk, als es die gewöhnlichen Darstellungen der Papstgeschichte zu sein pflegen. Als charakteristisch mag erwähnt werden, dass man bis jetzt ultramontanerseite fast völlig stumm an demselben vorübergegangen ist. Wo Päpste, Bischöfe, die angesehensten Kirchenmänner so lautes und vielstimmiges Zeugnis gegen den Ultramontanismus ablegen, hält man es für das beste, zu schweigen.

Der erste Band führt die Geschichte der aus dunkeln Anfängen hervorgehenden römischen Kirche bis Leo I. (440). Wir sehen die römische Kirche, gleich allen andern in der apostolischen Zeit, von einem Kollegium von Kirchenvorstehern verwaltet. Wenn auch die Überlieferung von der Wirksamkeit des Apostels Petrus sich bis in die älteste Zeit zurück verfolgen lässt, so ist doch die Angabe von einem dortigen Episkopate in das Gebiet der Legenden zu verweisen. In den alten kirchlichen Quellen wird von allen Aposteln nur Jakobus als Bischof von Jerusalem namhaft gemacht; von den übrigen Aposteln heisst es, sie hätten die ersten Bischöfe in den betreffenden Kirchen eingesetzt. Bezüglich der römischen Kirche wird dies von Petrus und Paulus, als den vermeintlichen Stiftern derselben, ausgesagt.

Einen bemerkenswerten Nachtrag zu den hier berührten Fragen hat der Verfasser in der spätern Schrift geliefert: „Die

Klemensromane. Ihre Entstehung und ihre Tendenzen aufs neue untersucht. Gotha, F. A. Perthes, 1890“. Er sucht hier die Hypothese zu begründen — denn selbstverständlich kann es auf einem solch dunkeln und unsichern Gebiete sich nur um wahrscheinlich gemachte Hypothesen handeln — dass die pseudoklementinischen Schriften des 2. Jahrhunderts den Übergang des kirchlichen Primates von Jerusalem nach Rom behandeln. Als Jerusalem, die „Mutter der Kirchen“, unter Hadrian (133) vom Erdboden verschwand, war die Kirche von Rom, als der Welthauptstadt, bereits blühend geworden. Die Heidenchristen traten das Erbe des erloschenen Judenchristentums an, und Rom wurde jetzt naturgemäss das Haupt der Christenheit des römischen Reiches. Um eine traditionelle Grundlage hierfür zu schaffen, scheint bald nachher die Urschrift der Klementinen, von welcher der (später interpolierte) Brief des Klemens an Jakobus noch vorhanden ist, in Rom fabriziert worden zu sein, nach welchem Petrus dort den Klemens als seinen Nachfolger eingesetzt hätte.

Lassen sich die Spuren des monarchischen Episkopates in Rom bis unter Trajan zurückverfolgen, so machte zuerst Viktor gegen Ende des 2. Jahrhunderts schon Ansprüche geltend, welche an einen Oberepiskopat über die andern Bischöfe erinnern. Aber es dauerte dann bis zur Zeit Konstantins, ehe solche Ansprüche mit einigem Erfolge durchgesetzt werden konnten. Erst unter Damasus († 384) und Siricius († 398) erhebt sich der römische Stuhl sichtbar als Primatialstuhl zunächst über den Occident, während die Orientalen namentlich infolge der Erhebung von Byzanz zum Centrum des neuen christlich-römischen Reiches, zum „neuen Rom“ (Konstantinopel), schon 381 ihre Unabhängigkeit von dem römischen Bischofe nachdrucksvoll hervorheben. Wir sehen die weitere Entwicklung, namentlich die Spannung zwischen Rom und Konstantinopel, sich entfalten, bis mit Leo I. ein bedeutungsvoller Wendepunkt eintritt. Den Schluss des ersten Bandes bildet eine Abhandlung über die Lehre der hervorragendsten abendländischen Kirchenväter hinsichtlich der römischen Autorität: des Ambrosius, Hieronymus, Augustinus und des Optatus von Milevä.

Der zweite Band reicht von Leo I. bis Nikolaus I. (440 bis 858), behandelt also die Zeit, in welcher die Päpste systematisch und konsequent die Herrschaft über die ganze Kirche des

Orientes wie des Occidentes beanspruchten, aber von politischer Weltherrschaft sich noch nichts träumen liessen. Die unwürdige Abhängigkeit der orientalischen Bischöfe von ihren Kaisern, die endlosen dogmatischen Streitigkeiten im Orient, dagegen die Schwäche und der Verfall des weströmischen Reiches wirkten zusammen, das Ansehen und die Macht der Päpste immer bedeutender emporsteigen zu lassen. Leo I., der massgebend in die christologischen Streitigkeiten des Orientes eingriff und die Lehre von Christus zum Abschluss brachte, war der erste Papst, der das Ansehen seines Stuhles auf die bekannten drei Bibelstellen gründete und so die dogmatische Lehre vom Papsttum schuf. Der Kampf der Päpste gegen die alte Konzils-Autorität beginnt; die Trennung zwischen Orient und Occident zieht heran. Schon unter Hadrian I. († 795) entsteht in Rom die sog. Schenkungsurkunde Konstantins, welche politisch-päpstlichen Zwecken dienen sollte, die magna charta des mittelalterlichen Papsttums. Der Papst wird in ihr über die Patriarchen des Ostens erhoben und für unfehlbar erklärt, über den Kaiser gesetzt und zum Herrn Italiens oder des westlichen Reiches erklärt. Der Verfasser vermutet, dass sie den Kämpfen zwischen der Kurie und Karl dem Grossen um die oberste Herrschaft in Italien ihre Entstehung verdankte, dass sie dazu dienen sollte, den urkundlichen Beweis dafür zu führen, dass nicht die Franken nach Zerstörung des Longobardenreiches die obersten Herren über Rom und Italien sein sollten, wie Karl es geltend machte, sondern der Papst, dass ihm jetzt das Imperium romanum gebühre, und seinem Klerus die Stellung des römischen Senates. Aber widerwillig musste der Papst sich unter die Macht des fränkischen Königs beugen, der 800 auch die Kaiserwürde sich aneignete, die er aus der Hand Leos III. zu empfangen nur durch eine Überraschung gezwungen wurde.

So kündigten sich bereits im 8. Jahrhundert die grossen Kämpfe zwischen Kaisertum und Papsttum an, welche das ganze Mittelalter erfüllen. Mit dem dritten Bande, von Nikolaus I. bis Gregor VII. (858—1073), treten wir in diese Periode ein. Es ist das Zeitalter der Verkommenheit des päpstlichen Stuhles und seiner Reform durch die gregorianische Partei. Nachdem Nikolaus I., der erste Papst nach mittelalterlichem Stile, auch angefangen hatte, seine Oberherrschaft über die Fürsten gel-

tend zu machen, wurde der römische Stuhl das Ziel des herrschsüchtigen Strebens italienischer Adelsfamilien. Damit verlor derselbe ganz seine religiöse Bedeutung, indem man, bloss die geistliche Form beibehaltend, ihn in Wahrheit als den mächtigsten Fürstenthron betrachtete. Die römische Herrschaft trat nun auf demselben nackt und unverhohlen hervor, und hielt man das ausschweifendste Leben, heidnischen Luxus und Genuss mit dem Besitz derselben nicht für unverträglich. Wir sehen dann die deutschen Kaiser mit rücksichtsloser Hand eingreifen, deutsche Bischöfe als Päpste einsetzen, welche Rom und die Kirche zu reformieren beginnen. Die Reformation, unter Hildebrands, des spätern Gregor VII. Leitung, erfolgend, geschah indes auf der Grundlage der um 850 erstandenen, bis dahin in der allgemeinen Verkommenheit wenig beachteten pseudo-isidorischen Dekretalen, welche die mittelalterliche Papstherrlichkeit fälschlich bis in die älteste Zeit zurückdatierten und so die Erkenntnis der allmählichen Entwicklung derselben bis zur Entdeckung ihrer Unechtheit unmöglich machten.

Nach dieser Vorbereitung nahm dann Gregor VII. in der gewaltthätigsten Weise die „Reform“ seit 1073 in die Hand, wie der eben erschienene vierte Band im einzelnen darlegt. Das Papsttum wirklich auf die Höhe zu erheben, auf welche es in der falschen konstantinischen Schenkungsurkunde und in den pseudo-isidorischen Dekretalen gestellt war, hatte er als Ziel seines Pontifikates ins Auge gefasst. Selbst vor dem Gedanken schreckte er nicht zurück, durch eine grosse päpstliche Armee seinen Willen in ganz Europa zur Ausführung zu bringen und auf dieselbe Weise sich die getrennte orientalische Kirche zu unterwerfen. Den Kampf gegen die Investitur mit dem deutschen Könige Heinrich IV. aufnehmend, ging er indes an seinen noch verfrühten Ansprüchen zu Grunde. Nachdem er die ganze Kirche durch seine Gewaltthätigkeit in Verwirrung gestürzt, starb er, selbst von den Römern verlassen, im Exil. Erst nach anderthalbhundertjährigem Ringen gelang es Innocenz III. († 1216), die Ziele Gregors VII. annähernd zu erreichen. Mit ihm erscheint endlich das Papsttum ausgereift und vollendet. Jetzt ist der Endpunkt der Entwicklung gekommen, welche Ende des 4. Jahrhunderts begann. Acht volle Jahrhunderte voll von Kämpfen und Kriegen waren nötig, den römischen Bischofsstuhl in den weltbeherrschenden päpstlichen Thron zu verwandeln.

Dass mit dem 13. Jahrhundert in der Entwicklung der abendländischen Kirche ein Abschluss erfolgte, zeigt eine Reihe von Thatsachen. Gleich nach Innocenz III. begannen die mächtigen Orden der Franziskaner und Dominikaner ihre Wirksamkeit als Schutzmauern für das nun fertige Papsttum. Sie waren für dasselbe, was seit dem 16. Jahrhundert die Jesuiten wurden. Die Inquisition in den Händen der Päpste und der Dominikaner rottete in blutiger Weise alles aus, was den päpstlichen Ansprüchen und Lehren irgend widersprach. Bald nachher fasste Thomas von Aquin das ganze päpstliche System in seiner Dogmatik zusammen, die unter päpstlichem Einfluss für die Folge massgebend wurde. Er war es, der zuerst die Lehre von der päpstlichen Gewalt dogmatisch behandelte und eine ganze Reihe von Lehren feststellte, die bis dahin schwankend gewesen waren. Die Päpste selbst veranstalteten die kirchlichen Rechtsammlungen, welche das corpus juris canonici ausmachen. Mit Einem Worte: seit dem 13. Jahrhundert richteten die Päpste, nachdem sie ihren Bau vollendet, sich in demselben in jeder Beziehung häuslich ein.

Aber dennoch erreichte die Lehre vom Papsttum, damals erst aufgekommen, nicht sofort ihren höchsten Gipfel. Der erste Papst im vollen Sinne des Wortes, Innocenz III., stellte seine Unfehlbarkeit geradezu in Abrede. Erst als die Papstmacht von ihrer Höhe wieder herabsank, entwickelte man im Gegensatz hierzu die Lehre von demselben immer weiter. So erklärt sich die Erscheinung, dass in der Zeit des völligen Zusammenbruchs der weltlichen Herrschaft der Päpste, ohne welche nach ihrem eigenen Geständnis das Papsttum eigentlich nicht denkbar ist, die päpstliche Unfehlbarkeit proklamiert wurde, zu deren Proklamierung die Päpste im Besitze ihrer Macht keine Veranlassung sahen. So seltsam es klingt: sie war der Notschrei des zusammenbrechenden Papsttums. Die Thatsachen der Zukunft werden die Vergangenheit in noch deutlicherem Lichte erscheinen lassen, als es bereits die Gegenwart thut. Möge für jeden, der ernstlich nach Erkenntnis der Wahrheit strebt, vorläufig das vorliegende Werk seine Dienste leisten.

\* \* \*

**Die Geistesentwicklung des hl. Aurelius Augustinus bis zu seiner Taufe.** Von Dr. FRIEDRICH WÖRTER, *Professor der Theologie an der Universität Freiburg i. B.* Paderborn, Verlag von Ferdinand Schöningh, 1892. 210 S. 8°. (Preis M. 4.—)

Der Verfasser weist in der Einleitung darauf hin, wie das Verhältnis zwischen antiker Philosophie und der Lehre der Kirchenväter immer noch eingehenderer Untersuchungen bedürfe, und zwar, wie in Bezug auf das ganze Gebiet der Patristik überhaupt, so gerade speciell bei dem grossen Denker Augustinus. Seine Schrift wolle bloss einen bescheidenen Beitrag zur Lösung dieser Frage darstellen. Hauptaufgabe derselben ist die eingehende Analyse der Schriften Augustins aus dem Zeitraum von seiner Bekehrung in Mailand bis zu seiner Taufe; zum bessern Verständnis ist eine Darstellung des äussern und innern Lebensganges Augustins bis zu seiner Taufe vorausgeschickt.

Die Erscheinung, dass gerade die hier behandelten Schriften des Kirchenvaters gewöhnlich am wenigsten gelesen werden und am wenigsten bekannt sind, ist begreiflich, da man sich eben in der Regel mehr mit der Theologie desselben beschäftigt als mit seinen philosophischen Ansichten. Für die Erkenntnis der letztern aber, und für die Einsicht in die Geistesentwicklung Augustins überhaupt, sind diese philosophischen Dialoge von hoher Wichtigkeit. Um diese Zeit hatte Augustinus die Schriften „der Platoniker“ kennen gelernt (Confess. VII, 9, 13; VIII, 2, 3), worunter wir uns, wie Wörter S. 38 ff. näher darlegt, hauptsächlich Schriften Plotins zu denken haben, auch Porphyrius, aber auch einiges von Platon selber, und deren Studium seine völlige Befreiung aus den Gedankenkreisen der Manichäer vollendete. In diesen vor der Taufe geschriebenen Dialogen, die sich als Nachschriften wirklicher Gespräche zwischen Augustinus und seinen Freunden geben<sup>1</sup>, spiegelt es sich nun ab, wie Augustinus die Ideen der neuplatonischen

---

<sup>1</sup> Contra Academicos; de beata vita; de ordine; dann die Soliloquia, Gespräche mit sich selbst, oder zwischen sich und der Vernunft; zuletzt die am meisten von neuplatonischen Ideen durchdrungene Schrift de immortalitate animae, mit welcher der erst nach der Taufe geschriebene Dialog de quantitate animae in enger Verbindung steht, weshalb ihn Wörter auch noch mit in den Kreis seiner Darstellung hereingezogen hat.

Philosophie in sich aufnahm und verarbeitete, und sie mit seiner nunmehr christlichen Grundanschauung zu vereinigen suchte. Dies ist also der Hauptinhalt von Wörters Buch, das in ausführlicher Analyse den Gedankeninhalt dieser Schriften und ihren Zusammenhang mit dem Neuplatonismus entwickelt, eingehender, als dies sonst irgendwo in der Litteratur über Augustinus und seine Philosophie der Fall ist, da in der bisherigen Litteratur auch für die Darstellung von Augustins Verhältnis zum Neuplatonismus meist nur seine spätern Schriften berücksichtigt sind. Der erste, biographische Teil (S. 5—66) hat, wenn er auch nichts neues mehr bringen konnte, gleichfalls in der Darstellung seine Vorzüge auch vor den besten neuern Biographien Augustins (Bindemann, Böhringer), als eine neue quellenmässige Behandlung des Gegenstandes. So empfiehlt sich das Buch als ein wertvoller Beitrag zur Erkenntnis der geistigen Entwicklung des grössten abendländischen Kirchenvaters und seiner Philosophie, und somit zur Geschichte der Philosophie der Kirchenväter überhaupt.

Dr. F. LAUCHERT.

---

**Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Anfang des XIII. Jahrhunderts.** *Nach der Handschrift zu Troyes herausgegeben von Dr. CLEMENS BÆUMKER, Professor an der Universität Breslau. Paderborn, Verlag von Ferdinand Schöningh, 1893. IV und 69 S. 8°. (Preis M. 2. —.)*

Die Kenntnis von der von der Synode von Paris von 1210 verworfenen pantheistischen Lehre des Amalrich von Bena (Bennes) und der nach ihm benannten Sekte beschränkte sich bisher auf einige von zeitgenössischen Schriftstellern angeführte Hauptsätze. In vorliegender Ausgabe wird nun zum erstenmal eine weitere Quelle von grosser Wichtigkeit allgemein zugänglich gemacht, nachdem erst vor wenigen Jahren Hauréau in seiner *Histoire de la philosophie scolastique* (1880) zuerst auf dieselbe aufmerksam gemacht und sie nach der in Troyes befindlichen, aus Clairvaux stammenden Handschrift benutzt hatte, ohne aber ausführlichere Mitteilungen daraus zu geben. In dieser theologischen Bekämpfung des amalricianischen Pantheismus werden nun nicht bloss, wie in den früher bekannten Quellen, die nackten Sätze und Behauptungen angeführt, son-



dern erhalten wir „zum erstenmal einen näheren Einblick in die Art und Weise der Beweisführung, durch welche die Vertreter jener von Amalrich von Bennes begründeten Lehre ihre befremdenden Sätze zu stützen suchten; ganz abgesehen davon, dass der Traktat auch unsere Kenntnis jener Sätze selbst in einigen nicht unwesentlichen Punkten erweitert“. (Vorrede.) Die Entstehungszeit des Traktats setzt der Herausgeber in seiner Einleitung mit grosser Wahrscheinlichkeit in die Zeit kurz vor dem Prozess gegen die Sekte, zwischen 1208 und 1210. Als Verfasser der anonym überlieferten Schrift möchte er mit guten Gründen, obwohl nicht mit absoluter Sicherheit, den Garnerius von Rochefort in Anspruch nehmen, von dem bisher eine Sammlung von Predigten bekannt war. Die Handschrift von Troyes enthält nämlich ebenfalls diese Sermones des Garnerius; und der fragliche Traktat steht nicht nur mitten unter diesen, sondern zeigt auch in seinem Inhalte vielfache Übereinstimmung mit denselben, worauf der Herausgeber in Anmerkungen zum Texte hingewiesen hat. Die Einleitung beschränkt sich auf die Erörterung dieser litterarhistorischen Fragen, während der Herausgeber eine sachliche Behandlung dieses interessanten Dokumentes für später in Aussicht stellt.

Dr. F. LAUCHERT.

---

**Johann Michael Sailer.** [*Über Erziehung für Erzieher.*] Bearbeitet von WILHELM GLABBACH, Oberlehrer an der königl. Oberrealschule zu Saarbrücken. Langensalza, Schulbuchhandlung von F. G. L. Gressler, 1893. (Ein Band der Sammlung: Die Klassiker der Pädagogik.) XII und 360 S. 8°.

Sailers pädagogische Schriften sind im allgemeinen jetzt wenig mehr gekannt, da man sich, wie es ja natürlich ist, mehr mit seiner theologischen Bedeutung beschäftigt. Und doch ist sein pädagogisches Hauptwerk, „Über Erziehung für Erzieher“, in der spätern pädagogischen Litteratur vielfach benutzt worden und nimmt in der Geschichte der pädagogischen Litteratur eine sehr ehrenvolle Stellung ein. So urteilte Diesterweg in seinem „Wegweiser zur Bildung für deutsche Lehrer“ (5. Aufl. 1873, Bd. I, S. 97 f.) über dieses Buch: „Wer sich durch dasselbe nicht gehoben, erglüht, begeistert fühlt, an dem ist wenig verloren; für die Anbahnung höherer Menschlichkeit

oder der Humanität ist er jedenfalls nicht geschaffen.“ Es war darum ein sehr dankenswertes Unternehmen, das schöne, wertvolle Werk in einer neuen Ausgabe weiteren Kreisen von Lehrern und überhaupt von Gebildeten, und „allen, denen eine christliche Erziehung unsers Volkes am Herzen liegt“, wie der Herausgeber in der Vorrede sagt, wieder bequem zugänglich zu machen. In dieser Bestimmung der neuen Ausgabe für ein weiteres Publikum und zu praktischer Verwendbarkeit, nicht ausschliesslich zu wissenschaftlichen pädagogischen Studien, fand der Herausgeber die Berechtigung, das Werk Sailers nicht ganz, sondern in wesentlich gekürzter Gestalt zu geben, durch Weglassung derjenigen Abschnitte, welche ein allgemeines *praktisches* Interesse für unsere Zeit nicht eigentlich mehr haben; auch legte wohl der Zweck der Sammlung, in der dieser Band erschien, eine Beschränkung des Umfanges auf. Wem es um eigentliches Studium Sailers und seiner pädagogischen Grundsätze zu thun ist, der wird freilich zu einer vollständigen Ausgabe greifen müssen; aber zum Zweck allgemeinerer Verbreitung und praktischer Benutzung ist die vorliegende sehr empfehlenswert.

Als schätzbare Beigabe geht dem Texte von Sailers Buch, der die Seiten 207—360 füllt, eine ausführliche Einleitung voraus, die in fünf Abschnitten: 1) Sailers Leben und Wirken, 2) Sailers Schriften, 3) Sailers Psychologie, 4) die Sailersche Sittenlehre, 5) Sailers pädagogische Schriften, behandelt. Der erste Abschnitt, die Biographie (S. 1—80), bietet zwar nichts Neues, hat auch nicht diesen Zweck, giebt aber in vielfach wörtlicher Anlehnung an die bekannten älteren Biographien Sailers von Aichinger (Freiburg i. B. 1865) und Bodemann (Gotha 1856) und den auf Sailers eigenen Mitteilungen beruhenden biographischen Artikel im „Gelehrten- und Schriftsteller-Lexikon der deutschen katholischen Geistlichkeit“ von Felder und Waitzenegger (2. Bd., Landshut 1820, S. 191—213), sowie an die „Erinnerungen“ von Christoph von Schmid, ein gutes, warm empfundenes, populäres Lebensbild des grossen, edeln Theologen und Bischofs.<sup>1</sup> Eine speciellere Einleitung in

<sup>1</sup> Einige kleine Ungenauigkeiten hätten freilich vermieden werden sollen. Sailers Lehrer in Ingolstadt, der bekannte litterarisch produktive Theologe, hiess Stattler, nicht Sattler, wie S. 13 und 14 zweimal gedruckt steht. Ebenso ist an verschiedenen Stellen Feneberg statt Fenneberg zu lesen; S. 51 in der Note Waitzenegger statt Waizenecker.

Sailers Pädagogik, meist mit seinen eigenen Worten in Auszügen aus seinen Schriften, geben die Abschnitte 3—5. So ist der vorliegende Band, ausser seinem besondern Zweck, eine neue Ausgabe von Sailers Erziehungslehre zu bieten, trefflich geeignet, jedem, dem es nicht gerade um speciellere Forschungen zu thun ist, ein gutes allseitiges Bild von Sailers Leben und Wirken zu geben.

Dr. F. LAUCHERT.

---

### III.

#### **Recent Contributions to Theological Litterature in England.**

*The Incarnation of the Son of God.* The Bampton Lectures for 1891, by Charles Gore, M. A. Principal of the Pusey House, Oxford. (8°, 276 pp.) In selecting this book for notice in the *Revue Internationale*, I am following the same course as on a former occasion. I select it not so much in consequence of its intrinsic importance as of its connection with the history of English religious thought at the present moment. It is a peculiarly representative book. Mr Gore, the author, was until very lately the Principal of the Pusey House, and was placed there as the foremost representative, among the rising theologians of the day, of the theology identified with the great and honoured name of Pusey, "le vrai réformateur", as Père Hyacinthe once felicitously called him, "de l'Eglise d'Angleterre". Scarcely, however, had Mr Gore been appointed to the post, when a very grave divergence from Dr Pusey's teaching became opponent in his public utterances. Dr Pusey, as is well known, was a firm upholder of the authority, it might almost be said of the absolute infallibility, of Holy Scripture, and he resolutely opposed anything in the shape of an accommodation with the conclusions of modern German criticism.

These conclusions, however, have of late been accepted by the leading Hebrew scholars at Oxford, and Mr Gore became convinced of the necessity of such an accommodation. In a work called *Lux Mundi*, a collection of always thoughtful, and often brilliant Essays issued by rising Oxford divines, Mr Gore laid down the principle that Catholics were not bound to defend

the historical accuracy of the books of the Old Testament, and in particular that the historical colouring in Chronicles might safely be regarded as "idealized", that is to say as very considerably heightened by a vivid imagination. Into the painful controversy which followed it is not my desire to enter at length. It caused a deplorable breach between the most eloquent divine of the day, Canon Liddon, by far the most influential thinker of the Tractarian School, and one who had hitherto been his disciple. Canon Liddon's mind was so constituted as to repel with vehemence anything which he believed to be contrary to the first principles of the faith. Those who can look back some years will remember how the controversy about the public use of the Athanasian Creed in the Anglican ritual was abruptly brought to a close by Canon Liddon's threat to "reconsider his position" in the Church of England, if any attempt were made to tamper with the Anglican formularies on the point. He was no less determined to maintain the supreme authority and the inerrancy of Holy Writ. In a letter to the writer of the present notice which formed part of a correspondence only interrupted by his death, it appears that he was even prepared to insist on the Mosaic authorship of the Pentateuch. That death, occurring as it did just at the time when his wisdom and energy, his clear grasp of first principles, were most wanted, has been a loss which, for the present at least, the Anglican Church has been entirely unable to repair.

Mr Gore's Bampton Lectures, which appeared two years ago, must be regarded as his *Apologia* in regard to this controversy. It is no depreciation of them to say that in brilliancy and vigour of language, in exquisite felicity of expression, in pellucid clearness of dogmatic statement, in perspicuity of arrangement, they fall far below the famous Bampton Lectures of his former leader on the Divinity of Christ. For indeed on these points the late Canon Liddon had no rival in his own day, and it may be doubted whether he ever had a superior. But Mr Gore rises above his master in seizing the points on which theology must seek reconciliation with modern thought, and his Lectures are valuable to those who are labouring to effect such a reconciliation.

Anything like an exhaustive review of these Lectures is impossible in the space allotted to me. But those who study

them will find that there is no surrender of the supernatural, but on the contrary a bold defence of it. They will find a careful examination of the dogmatic decisions of the various Councils in regard to the Person of Christ, and a vindication of the doctrine, held by all those who have combined to support the *Revue Internationale*, that those decisions, while they "quoted", do not add to the original teaching of the Apostles. They will find "the Anglican ideal of authority explained and justified", and "contrasted with that of Rome". And Continental Catholics will be pleased to find M<sup>r</sup> Gore's presentation of the "Anglican ideal of authority" (p. 186) in full accordance with that promulgated at the recent Lucerne Congress.

But it is the belief of the writer of these lines that in his justifiable anxiety to reconcile Christianity and modern thought, M<sup>r</sup> Gore has gone further than he need have done. The attempt to bring recent German criticism of the Old Testament into harmony with Catholic theology must be regarded as premature. Criticism has by no means said its last word on this subject, and the importance of some recent dogmatic pronouncements from the critical camp, has, at least in the opinion of the present writer, been absurdly overestimated. Of Professor Driver, for instance, it may safely be asserted that his literary instinct, his capacity for criticism in its larger and wider aspects, is by no means on a level with his industry, his scholarship, his critical sagacity in matters of textual detail. By his undue deference to scholars of this type, M<sup>r</sup> Gore has allowed himself to be drawn into doubtful statements about the limitation of Christ's human knowledge. It would have been well if he had been content with this. For the Catholic Church has never denied that there *were* limits to Christ's human knowledge, though it is more than doubtful whether it were possible for him, as Man, to be deceived. Unfortunately, however, M<sup>r</sup> Gore has gone further still. In the assertion that Christ, for our sakes "abandoned His own prerogatives in God" (p. 158), that He "abjured" His equality with the Father (p. 157), that He "ceased to exercise certain natural prerogatives of the Divine existence" (p. 158), he appears not only to have drifted into heresy, but to have committed himself to an assertion of a proposition which is absolutely impossible. These utterances, on the part of a teacher so distinguished and so respected,

have not unnaturally created some excitement. In an article in the *Indian Church Quarterly Review* of October 1892, by the Bishop of Bombay, an old friend and associate of Mr Gore's, the writer expostulates, though in a spirit of deep regard and sympathy, with the brilliant author of the Bampton Lectures. He regards the "insertion of these sentences" as "deplorable in the extreme". And his remonstrances have found an echo in other quarters.

It must, I think, be in connection with these remonstrances that the rumour so persistently spread for some months past, that Mr Gore has resolved to resign his position at the Pusey House, has now been authoritatively confirmed. Few sensible persons will doubt that Mr Gore, if he has resolved to reconsider his position, has done wisely in extricating himself from the entanglements, which are apt to attach to one who is regarded in some sense as a party leader. It is true that his act, at first sight, appears to have a suspicious resemblance to Cardinal Newman's retirement to Littlemore before his secession to Rome. But circumstances have altered since then. No man of intelligence, spirit or originality can consent to wear the muzzle provided by the narrow clique which rules the Vatican for any one who dares to think. We may therefore feel confident that a scholar and thinker like Mr Gore will not be lost to us, but that after leisure for undisturbed thought such as the distractions of English University life at the present time do not permit, he will resume the position as the champion of a theology at once rational, liberal, and orthodox, for which his previous career and his great natural gifts have so admirably fitted him.

I have left myself only too little space for the notice of volumes coming from a man who occupies at present a position of as much significance in relation to religious thought in Scotland, as Mr Gore to religious thought in England. I touched in my last notice on Professor Milligan's attitude to the Calvinism until lately dominant in the Presbyterian Churches in Scotland. Professor Milligan, I believe, belongs to an Association set on foot in Scotland for the revival of respect for the Catholic idea in theology. Students of Swiss contemporary religious history are aware that similar ideas have found expression among the ministers of the Swiss Protestant Church. It will be found

that there is nothing whatever inconsistent with Catholic theology in the works to which I now desire to call attention.

*The Resurrection of our Lord.* By William Milligan D. D., Professor of Divinity and Biblical Criticism in the University of Aberdeen. (Small 8°, 318 pp.) This book, published in 1890, has already gone through three editions. It has excited much interest in England, as illustrating still further the tendency, already sufficiently observable in Scotland, to abandon the Calvinistic lines on which Scotch Presbyterianism since the Reformation has proceeded. Professor Milligan deals first with the *fact* of the Resurrection, and the evidence for it. But in estimating the evidence, he proceeds upon two assumptions which will by many be disputed, the possibility of the miraculous, and the genuineness of the books of the New Testament. He then proceeds to discuss the nature of our Lord's Resurrection-body. He comes to the conclusion that our Lord was "not the same" after his Resurrection as before it; that His body was "different" after the Resurrection, and "was already glorified" (p. 14). In p. 22 he repeats this idea in different language. "The body with which Jesus rose was not the same as that with which He died." This language seems perhaps to have been scarcely sufficiently considered. Catholic theology would surely teach us to say "the same, yet not the same". The same in its unquestionable connection with His life before His crucifixion, as evidenced by the print It bore of the wounds inflicted by the nails and the spear, but different in its physical conditions. The connection, as St. Paul teaches, bears some analogy to the connection between a seed and the plant which springs from it. And he further teaches that, as the body we possess in this life is *psychic*, i. e. adapted to the needs of the *ψυχή*, so the Resurrection-body must be considered as *pneumatic*, i. e. adapted to the higher life demanded by the *πνεῦμα*, or highest part of our being. Professor Milligan goes on to deal with remarkable skill and originality with the objection that our Lord appeared only to believers after His Resurrection. He then passes from the evidential to the doctrinal treatment of the Resurrection, and here he appears to have somewhat justified the criticism to which he gives an answer in the Preface to his second edition, that he places the Resurrection of our Lord in the place which should be occupied by the In-

carnation. It were by no means surprising if he did so. Even Anglicans, who are familiar from childhood with Catholic principles, maintained for a long time a very feeble grasp on the truth that the Incarnation is the root principle of the Christian scheme. Presbyterian theology has for centuries regarded Christ's Sacrifice and the appeasing of God's wrath effected thereby, as the object of Christ's coming, rather than the restoration of the union between God and man interrupted by sin. But explained as Professor Milligan explains it in p. X, there can be no objection whatever to his proposition. The Resurrection of Christ is "the consummation of a process by which humanity reaches its perfection". In other words, it had been useless for Jesus Christ to have transmitted to us His Nature, unless in It He had triumphed over sin and death. It is not flesh and blood as He took it in the womb of the Blessed Virgin which He transmits to us, but the spiritualized flesh, the triumphant life in which He rose victorious from the tomb, and in which He ascended to the Right Hand of God. I cannot stop to speak of the learned, and still more thoughtful than learned, notes by which this volume is enriched, but must proceed to a brief notice of the second series of lectures.

*The Ascension and Heavenly Priesthood of our Lord.* By Professor Milligan. (Small 8°, 374 pp.) This volume, it is perhaps not too much to say, displays a distinct increase in the firmness of its hold on Catholic doctrine. The former may be said to mark the steps by which Professor Milligan reached the Catholic stand-point, the latter his first essay in exposition after he had attained it. It would be difficult to find a more complete or more satisfactory treatise on the High-priesthood of Christ in heaven, and on the consequences which flow from that High-priesthood to His Church on earth. He begins by laying down a principle which it is well to bear in mind. "When", he says, "we speak of our Lord's Ascension into heaven, we have to think less of a transition from one locality to another than of a transition from one condition to another. A change of locality is indeed implied, but it need not be to a circumscribed habitation like that of earth; it may only be to a boundless spiritual region above us and encompassing us on every side" (p. 26). Professor Milligan is perhaps less satisfactory than elsewhere in dealing with the questions of the



high-priesthood of Melchizedek, and the time when our Lord's High-priesthood may be said to have begun. But he is more satisfactory when in Lect. III he challenges the position laid down by the Bishop of Durham, that there is no support for the doctrine of our Lord's perpetual presentation in heaven of His Sacrifice on the Cross. Our Lord's presence in heaven cannot be separated from what He has done "for us men and for our salvation". His Life, His Death, His Resurrection are embodied, so to speak in Himself, and where He is, there they are also. If he sitteth at the Right Hand of God, He must surely of necessity present them to Him at Whose Right Hand He sits. Since it is by them alone that humanity has attained so high a dignity. Professor Milligan proceeds later on to discuss this presentation in heaven of His Sacrifice by Christ in relation to the Eucharist. "From the very beginning of her history", he says, "the Church has instinctively regarded the Sacrament of Holy Communion as the Central act of her worship" (p. 309), and this because in it "the Church realized to a greater extent than in any other of her ordinances both her own deepest, that is her sacrificial life in her glorified Lord, and His peculiar presence with her as her nourishment and strength and joy". Among the distinct evidences of growth in the appreciation of Catholic truth may be mentioned the note on Substitution, and the remark on the "separation between Christianity and the daily life" which Protestant theology has in many instances so disastrously tended to produce.

It should be remarked further that Professor Milligan does not stand alone in the Presbyterian Churches of Scotland, but, as has already been said, he is only one of a body of men who desire to lead Scotchmen back to the Catholic stand-point, as far removed from Romanism as from popular Protestantism, which they have unfortunately been induced to abandon. His works on the Apocalypse must be deferred to some future occasion.

I should like to say a few words, before concluding, on a phenomenon which portends in the future considerable difficulty, if not actual danger, to the Vatican. It is the growing independence of the rank and file in the Roman Church. Not only is there a considerable tendency to rebel against the decisions of authority in America and in Ireland, but the pages

of the *Contemporary Review* have of late teemed with articles in which the assertion of independence has been very marked. In that review Professor Mivart some time ago boldly asserted, in opposition to the Syllabus, the necessity of a reconciliation between theology and science. Lately he has followed with an ouslaught on the popular doctrine of hell, which if generally adopted must cause a very marked change in the relations between priests and people in the Roman Catholic Church. And still more lately an anonymous writer has attacked the policy of the wire-pullers at the Vatican with great skill and ingenuity. The replies from the Jesuit champions are regarded as displaying more violence than argument, and have invited some home thrusts from the keen and polished weapon which the anonymous writer has learned how to wield. These controversies may not be of much consequence in themselves, but as indications of tendencies they are of first rate importance. For they shew that in the conditions of modern society authority can no longer suppress the voice of criticism. And when once freedom of discussion is established, the Roman Church will cease to be what she now is. In other words, she must sooner or later succumb to that principle of free Catholic life which Old Catholicism has been the first to proclaim, and which Old Catholics at present are denounced for maintaining. The Mene, Mene, Tekel, Upharsin are written upon the walls. It is only a question of time when the fall of the Babylon of unrighteous and paralysing religious domination shall take place.

J. J. LIAS.

---

The three following books have been sent us for review. A short notice of each is therefore appended. They form the first three volumes of a series called the *Bible Student's Library*, and are published by Mess<sup>rs</sup> Eyre & Spottiswoode, London.

1. *The Foundations of the Bible*. Studies in Old Testament criticism. By the Rev. R. B. Girdlestone, M. A. Hon. Canon of Christ Church Cathedral, Oxford, late Principal of Wycliffe Hall, Oxford. (12<sup>mo</sup>, 215 pp.) The greater part of this book appeared first of all in the *Record* newspaper. Its object is to examine the recent criticism of the Bible by the light of the Bible itself. Starting from the tradition common to Jews and Gentiles as to

the date and authorship of the books, the tradition is traced up to Nehemiah and Ezra. The question is then asked, what sacred writings had Nehemiah before him? These quotations and references are traced back to the period of the Judges. Notes and parentheses are discussed, as well as chronology, topography, the legislative codes, special offices and ordinances, the names of God, the bearing of terminology on the age of the books, and other points of more or less importance to a full comprehension of the subject.

2. *The Law in the Prophets*, by the Rev. Stanley Leathes, D. D., Professor of Hebrew in King's College, London, Prebendary of St. Paul's, and Rector of Much Hadham, Hertfordshire. (12<sup>mo</sup>, 342 pp.) The object of this book is to shew, by a careful examination of the prophetic writings, that the Law of Moses, as contained in the present books of the Pentateuch, was anterior to, and well known by, the Prophets. The objection has been raised to Professor Leathes' argument, (1) that the new criticism itself supposes the narrative of the Jehovist and older Elohist to be known to the prophets, and (2) that it regards a good many laws which were only collected together and published by the author of the Priestly Code, as having existed in an uncodified form before his time. Professor Leathes would probably reply (1) that on ordinary principles of criticism, if quotations are found from a book in other writings of a certain date, the existence of that book as a whole at the time at which it was quoted would usually be regarded as proved, and (2) that the Priestly Code itself, in its present form, is distinctly quoted, and its provisions are clearly known to the Prophets whose early date is not denied. The book is ingenious and laborious, and is the production of a competent scholar. There is an Appendix on recent criticism on the Pentateuch.

3. *Principles of Biblical Criticism*. By the Rev. J. J. Lias, M. A., Rector of East Bergholt, formerly Hulsean Lecturer at the University of Cambridge and Preacher at the Chapel Royal, Whitehall. (12<sup>mo</sup>, 262 pp.) Mr Lias is already known to the readers of this review as one of its contributors. His work, as he tells us in his Preface, is not intended for advanced students, but to form a manual for those who desire more elementary instruction. It deals with the grounds on which the Scriptures are regarded as the Word of God, the nature and limits of

Inspiration, the criticism of the text of the Old and New Testament, and the so-called higher criticism which deals with their subject-matter. Like Professor Leathes, Mr Lias devotes some pages to an examination of recent theories of the Pentateuch. The book steers a middle course between the belief in the necessary infallibility of the whole of Scripture and the free handling of modern criticism. The Old Testament is regarded as a trustworthy record of God's dealings with the Jews, and the New is declared to contain an accurate statement of the necessary principles of the Christian religion, as laid down by its Founder, and communicated by Him to his Apostles. The author takes care to discriminate between the books of the New Testament universally believed to be genuine, and those in regard to the genuineness of which doubts were entertained in the early ages of the Church.

From these books, and others which will presently be mentioned, the student will be able to form an idea of the more conservative English criticism. The kind of criticism in vogue in Germany has not, until lately, been very popular in England. In fact, until within the last few years, the most extreme form of Bibliolatry prevailed. The only notable exception was that of Bishop Colenso, who was promptly excommunicated by his brethren, and though holding his post to his death through the support of English law, was held by the members of the English Church in general to have forfeited his bishopric. But a complete revolution has taken place of late. The Hebrew chairs at both Universities are occupied by men who are more or less supporters of the new criticism, and they are supported by a Semitic scholar of vast range of attainments, Professor Robertson Smith, whose book the *Old Testament in the Jewish Church* is by far the ablest presentation of the views of the critical school which has appeared in any language. With the exception of Professor Stanley Leathes, the authors whose books we have noticed above have no pretension to be profound Hebrew scholars. They examine the question rather from an ordinary historic, literary, and theological point of view. For exhaustive works on the Conservative side displaying a minute acquaintance with the details of the subject, the student must go to America and read the works of Mr Bissell, and of Professor Green, of Princeton, the Chairman of the American Committee appointed to revise

the translation of the Old Testament. The question is a large one—far larger even than the higher criticism of the New Testament—and to deal with it completely requires a combination of gifts hardly likely to be united in one person.

The following are works which have recently appeared in England on the Conservative side on this subject. They are unequal in point of ability and importance, but they will serve to shew on what lines the defence of the authenticity, genuineness, and accuracy of the books of the Old Testament, is carried on.

1. *Christus Comprobator*. By C. J. Ellicott, D. D., Bishop of Gloucester and Bristol. London. S. P. C. K. 1892. (16<sup>mo</sup>, 213 pp.)

2. *Books of Chronicles in Reference to the Higher Criticism*. By Lord Arthur Hervey, D. D., Bishop of Bath and Wells. London. S. P. C. K. 1892. (16<sup>mo</sup>, 175 pp.)

3. *The Old Testament and the New Criticism*. By Alfred Blomfield, D. D., Bishop Suffragan of Colchester. London. Elliot Stock. 1893. (12<sup>mo</sup>, 182 pp.)

4. *The Book Genesis, a True History*. By F. Watson, D. D., Fellow of St. John's College, Cambridge; Vicar of Stow-cum-Quy, and late Hulsean Lecturer in the University of Cambridge. London. S. P. C. K. (16<sup>mo</sup>, 288 pp.)

5. *Did Moses write the Pentateuch after all?* By F. E. Spencer, M. A., Vicar of All Saints, Haggerston. London. Elliot Stock. 1892. (12<sup>mo</sup>, 291 pp.)

It will be needless to give a list of the books on the other side, (1) because the cause is already so ably represented in Germany and France, and (2) because the principal books which represent the new criticism: Professor Driver's *Introduction*, Professor Cheyne's *Bampton Lectures*, and Professor Robertson Smith's *Old Testament in the Jewish Church*, are already widely known. An able Commentary on the book of Isaiah, in two volumes, by the Rev. G. A. Smith, D. D., ought, however, to be mentioned.

†††

#### IV.

*Μάρκος ὁ Εὐγενικός καὶ Βησσαρίων ὁ Καρδιναῖς εὐθύνας, ὡς πολιτικοὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους ἡγέται, τῇ ἱστορίᾳ διδόντες. Ὑπὸ Νικηφόρου ἀρχιεπισκόπου π. Πατρῶν (τοῦ Καλογερά). Ἀθήνησι 1893. 135 Seiten. 8°.*

*(Markus Eugenikus und der Kardinal Bessarion, als politische Führer des griechischen Volkes vor den Richterstuhl der Geschichte zur Rechenschaft gezogen.)*

Wir werden von dieser eben erschienenen interessanten Schrift des gelehrten Erzbischofs von Patras im nächsten (4.) Heft unserer Zeitschrift einen ausführlichen Auszug geben, und wollen hier unsere Leser nur vorläufig auf dieselbe aufmerksam machen. Dieselbe schliesst sich in ihrer Beziehung auf das Unionskonzil von Florenz der im 1. Hefte veröffentlichten Abhandlung des hochwürdigsten Herrn Verfassers über die Unionsverhandlungen der Griechen mit dem Konzil von Basel an und betrachtet, wie der Titel sagt, besonders die politischen Erwägungen, durch welche die beiden bedeutendsten Männer der damaligen griechischen Kirche zu ihrem verschiedenen Verhalten gegen die Unionspläne mit der römischen Kirche veranlasst wurden. Dieser neuen Schrift ist die eben erwähnte, zuerst in unserer Zeitschrift in deutscher Übersetzung erschienene Abhandlung im griechischen Original angehängt. Im Anhang enthält die Schrift ferner eine Übersetzung der Luzerner Begrüßungsansprache des Herrn Bischofs Herzog an den Herrn Erzbischof von Patras, einen Abdruck des dem letztern von der Berner kath.-theol. Fakultät ausgestellten Doktordiploms und seines auch im 1. Hefte dieser Zeitschrift bereits abgedruckten Dankschreibens an den Rektor der Berner Universität, Herrn Professor Michaud. Gewidmet ist die vorliegende Schrift der kath.-theol. Fakultät in Bern: *τῇ σεμνοπρεπεστάτῃ τῶν σοφῶν καὶ γνησίως καθολικῶν θεολόγων χορείᾳ, τῇ τὴν θεολογικὴν συγκροτούσῃ σχολῇ τῆς ἐν Βέρονῃ Ἀκαδημείας.*

---

#### Die altkatholische Frage im orthodoxen Orient.

Unter diesem Titel hat Herr Professor Katanskij von der geistlichen Akademie in St. Petersburg, auf Veranlassung des

letztjährigen Luzerner Kongresses, in den dort erscheinenden „Kirchlichen Nachrichten“ einen sympathischen Artikel veröffentlicht, in welchem es heisst: „Es bedarf keines grossen Scharfblickes, um zu sehen, dass die Zeit herannaht (wenn sie nicht schon da ist), wo der orthodoxe Orient seinen passiven Standpunkt eines gleichgültigen Zuschauers und Beobachters der hochbedeutsamen Bewegung der Altkatholiken im Occident aufgeben und thatkräftiger als bisher Anteil an derselben nehmen muss.“ Ein sympathisches Entgegenkommen von seiten der orthodoxen Orientalen sei um so mehr angezeigt, als die Altkatholiken ihrerseits besonders in jüngster Zeit eine deutliche und bestimmte Hinneigung zum orthodoxen Orient gezeigt haben, wie dies besonders auf dem Luzerner Kongress zum Ausdruck kam in der ehrenvollen Aufnahme der Vertreter der orthodoxen Kirche, wovon der Herr Verfasser mit besonderer Genugthuung Notiz nimmt. Er bespricht nun die einzelnen Äusserungen dieser den anwesenden Orthodoxen von seiten der Altkatholiken erwiesenen Ehren. Ein ganz besonderes Gewicht legt er in dieser Hinsicht der Ansprache bei, mit welcher der hochwürdigste Herr Bischof Herzog am Schluss des Eröffnungsgottesdienstes den hochwürdigsten Herrn Erzbischof von Patras begrüsst und ihn einlud, der Versammlung den Segen zu erteilen. Dann werden die Äusserungen in den verschiedenen Kongressreden näher betrachtet, in welchen die offizielle Anknüpfung näherer Beziehungen zwischen den kirchlichen Organen der Altkatholiken und der orthodoxen Kirchen als wünschenswert bezeichnet worden war.

Davon geht der Herr Verfasser nun zu allgemeinen prinzipiellen Betrachtungen über: „Die gegenwärtige Lage der Altkatholiken ist eine ganz natürliche und begreifliche. Zwanzig Jahre sind schon verflossen, seit sie sich von Rom trennten, eine hinreichend lange Zeit, dass es sich entscheiden und zeigen konnte, was für kirchliche Gestaltungen und was für Ziele ihr ferneres Leben haben werde. Da nun diese Übergangsperiode verflossen ist, ist es unmöglich, dass ihnen jetzt die Frage über die Zukunft des Werkes, das sie unternommen haben, keine Sorge machen sollte. Was wird aus dem Altkatholizismus werden? Soll er ein kleines Bruchstück der römischen Kirche bleiben, das mit der Kirche von Utrecht eine kleine schismatische Kirchengemeinschaft bildet und inmitten der vielen

häretischen und schismatischen Gemeinschaften des Occidents verschwinden wird? Oder soll er sich den protestantischen Kirchen des Occidents anschliessen, der anglikanischen, lutheranischen, calvinischen?“ Das erste ist auf die Dauer doch nicht befriedigend; und das zweite ist unmöglich, weil wesentliche innere Unterschiede zwischen dem Altkatholizismus und den aus der Reformation des 16. Jahrhunderts hervorgegangenen Kirchen bestehen. „Da bleibt nun eine dritte und viel tröstlichere Hoffnung, aus der gegenwärtigen schwierigen und unbestimmten Stellung herauszukommen, nämlich die Vereinigung mit der orthodoxen morgenländischen Kirche, die an Alter und Autorität der römischen Kirche in nichts nachsteht, während sie derselben weit überlegen ist durch die Strenge, mit der sie die von dem Herrn und den Aposteln übergebene Lehre bewahrt hat. Darum ist es ganz natürlich, wenn die Altkatholiken ihre Blicke auf diese Kirche richten und wünschen, in ihren alten und starken Stamm eingepfropft zu werden, um so mehr, als sie, nach ihrem (der Altkatholiken) eigenen Bekenntnis, ihnen innerlich verwandt ist, und da sie in der That ganz unbefleckt und unverdorben den Schatz der reinen Lehre Christi besitzt, wie sie ihn in der Reihe der vielen Jahrhunderte bewahrt hat.

„Wenn diese unsere Annahme von der gegenwärtigen Lage der Altkatholiken richtig ist, dann ist es offenbar, dass der entscheidende und kritische Augenblick im Leben der Altkatholiken gekommen ist: es handelt sich um ihre Zukunft. Die Lösung dieser Frage hängt natürlich zuerst von den Altkatholiken selbst ab, zum Teil aber auch von denen, auf die sie hoffnungsvoll ihre Blicke richten, d. h. von dem orthodoxen Orient.

„Man darf doch nicht annehmen, dass wir orthodoxe Christen des Orients uns jeder thätigen Anteilnahme an dem Geschick des Altkatholizismus sollten enthalten wollen, indem wir ihn allein auf den eigenen Schultern das schwierige Werk der entscheidenden Wendung zu uns tragen liessen. Dem orthodoxen Orient kommt es zu, seinen Brüdern im Occident brüderlich die hülffreie Hand zu reichen, die in diesem schwierigen Moment ihres Lebens bei uns eine sichere Stütze suchen, ihnen alle Beweise einer heiligen apostolischen Liebe zu bieten und, indem er zugleich auf seine unverletzbaren und unveränder-



lichen Dogmen hinweist, die auch für sie obligatorisch sind für die Vereinigung mit uns, seine Bereitwilligkeit zu zeigen zum möglichen Entgegenkommen und zur Nachsicht gegen ihre etwaigen Unvollkommenheiten und Mängel.“

Im einzelnen lasse sich über die Art der Vereinigung einstweilen nur sagen, dass die einzige Bedingung derselben die völlige Übereinstimmung in den Dogmen sein müsse, während dabei die Altkatholiken ihre eigenen liturgischen Gebräuche, ihre Kirchenverfassung und ihre besondern nationalkirchlichen Gewohnheiten behalten sollen. Bei der praktischen Durchführung können sich freilich noch unvorhergesehene Schwierigkeiten ergeben. Aber auch abgesehen von dem endlichen Erfolg müsse die höchste Wichtigkeit dieser altkatholischen Frage auch für den orthodoxen Orient anerkannt werden. Schon die vorläufige gegenseitige Annäherung zwischen Orient und Occident trage für beide Teile gute Früchte. „Wenn aber die ersehnte Vereinigung früher oder später zu stande kommt, so sind die grossen Folgen dieses Ereignisses gar nicht vorher zu bestimmen.“ Die äussere Stellung des Altkatholizismus im Occident würde sich durch eine offizielle Vereinigung mit der orthodoxen Kirche jedenfalls sehr zu seinem Vorteil verändern, auch in Bezug auf sein äusseres Wachstum. So meint der Herr Verfasser, dass der Altkatholizismus dann jedenfalls unter den römischkatholischen Slaven zahlreiche Anhänger gewinnen würde. Der orthodoxe Orient aber hätte den Vorteil davon, dass seine Grundsätze auch im Occident immer mehr bekannt und verbreitet würden, und dass auch die theologische Wissenschaft der Orientalen im Westen nicht länger, wie bisher, eine terra incognita wäre. Wenn die letztern Betrachtungen auch freilich noch verfrüht seien, so sollten sie doch nur den Zweck haben, die Bedeutung der altkatholischen Frage für den Occident wie für den Orient recht ins Licht zu stellen.

Diesen Artikel teilte auch die in Athen erscheinende religiöse Zeitschrift *Ἀνάπλασις* in griechischer Übersetzung mit<sup>1</sup>, in ihren Nummern 119 und 120 vom 1. und 15. April, mit einer Einleitung, worin das Urteil des russischen Verfassers voll und ganz unterschrieben wird, dass für die orthodoxen Orientalen die Zeit gekommen sei, aus ihrer bloss zuschauenden und abwar-

---

<sup>1</sup> Unsere obigen Auszüge sind nach dieser griechischen Übersetzung gegeben.

tenden Haltung herauszutreten und im Geiste der christlichen Liebe den Altkatholiken hülfreiche Hand zur Gemeinschaft zu bieten. Ein Werk von solcher Tragweite, wie die völlige Gemeinschaft der Altkatholiken mit der orthodoxen Kirche, sei ja freilich nicht so geschwind und auf einmal zum Abschluss zu bringen; aber das ernste Bestreben der Altkatholiken, sich auf den Boden der alten ungeteilten Kirche zu stellen, gebe in dieser Hinsicht die besten Hoffnungen; dies wird an der Hand der 2. Auflage des schweizerischen altkatholischen Katechismus näher ausgeführt. Einzelne Differenzen seien ja freilich noch vorhanden; aber der bisher erreichte Standpunkt leiste hinreichende Bürgschaft, dass die Altkatholiken begründeten Vorstellungen und Vorschlägen der Orthodoxen ein günstiges Gehör schenken werden, wenn auch diese ihrerseits nach Kräften mit Hand anlegen und möglichstes Entgegenkommen zeigen. „Kein wichtigeres und fruchtbareres Werk könnte es für die orientalische Kirche geben, und kein rühmlicheres Bestreben für ihre Vorsteher und Leiter, als dieses Werk der Vereinigung der Altkatholiken mit unserer Kirche. Die russische Kirche scheint diese Frage bereits in Angriff genommen zu haben, wie aus der Einsetzung einer Kommission in St. Petersburg für diesen Zweck hervorgeht.<sup>1</sup> Wir hoffen, dass auch die übrigen orthodoxen Kirchen die Frage der gebührenden Aufmerksamkeit und Sorgfalt würdigen werden.“ F. L.

---

**Etude sur l'union des Anglicans épiscopaux avec l'Eglise orthodoxe orientale**, par M. NICOLAS AMBRAZÊ, *professeur à Artê; Athènes, 1891, in-18, 123 pages (texte grec).*

L'auteur désire vivement l'union des Eglises chrétiennes. Il s'occupe spécialement de l'Eglise anglicane. Il commence par raconter très brièvement l'introduction du christianisme en Angleterre, la séparation de l'Eglise romaine de l'Eglise catholique orthodoxe d'Orient, la première réforme opérée par Wicleff en Angleterre, la réforme du seizième siècle; puis il examine les Trente-neuf articles: 27 lui paraissent orthodoxes, 5 semi-orthodoxes et 7 hérétiques. Il parle ensuite de l'union dogmatique, qui est nécessaire; il examine le baptême des Anglicans,

---

<sup>1</sup> Vgl. Deutscher Merkur 1893, Nr. 5, 2. Heft unserer Zeitschrift, S. 339 f.

leurs ordres ecclésiastiques, leurs fêtes, etc. — Bref, il serait à souhaiter que ce petit volume fût traduit en allemand, ou en français, ou en anglais. E. M.

---

**De l'Infaillibilité du pape.** *Extraits d'une correspondance entre un savant catholique romain et un général russe*, par A. KIRÉEFF; traduit de l'allemand; Berne, Schmid, 1893, br. in-8°, 83 pages, fr. 1. 50.

Nous n'avons pas à faire l'éloge de cette intéressante publication, dont quelques extraits ont déjà paru dans la *Revue internationale de théologie* (n° 2). Nous engageons vivement nos amis à en faire une propagande active; de toutes les publications qu'ils peuvent distribuer dans l'intérêt de la cause de la Réforme catholique, celle-ci mérite certainement d'être placée au premier rang. On peut aussi se la procurer directement au bureau de la *Revue internationale de théologie*, Berne, rue d'Erlach, 17. E. M.

---

## V.

*Die Begründung unserer sittlich-religiösen Überzeugung*, von D. JULIUS KÖSTLIN, Prof. in Halle; Berlin, Reuther & Reichard, 1893, 124 S.

*Einiges Christenthum*, von M. VON EGIDY und LEHMANN-HOHENBERG, Heft 3; Kiel, 154 S., 50 Pf.

*Le Dogme grec*, par M. HENRI BOIS, prof. à la Faculté de théologie protestante de Montauban; Paris, Fischbacher, 1893, 1 vol.

*Le Nouveau Testament*, expliqué par L. BONNET; Epîtres de Paul, 3<sup>e</sup> éd. augmentée; Lausanne, Bridel, 1893, 10 fr.

*Théologie du Nouveau Testament*; T. I, la Vie et l'Enseignement de Jésus, par J. BOVON, prof. à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud; Lausanne, Bridel, 1893, 1 vol. in-8°, 549 p., 10 fr.

*Die petrinische Strömung der neutestamentlichen Litteratur*; Untersuchungen über die schriftstellerische Eigentümlichkeit

des ersten Petrusbriefs, des Marcusevangeliums und der petrinischen Reden der Apostelgeschichte, von ERNST SCHARFE, Pastor in Stassfurt; Berlin, Reuther & Reichard, 1893, 187 S. gr. 8°, Mk. 4. —

*Die Composition des pseudopetrinischen Evangelienfragments* (mit einer synoptischen Tabelle als Ergänzungsheft), von Dr. HANS VON SCHUBERT, Prof. in Kiel; Berlin, Reuther & Reichard, 1893, 196 S. gr. 8°, Mk. 4. 50.

*Das Petrusevangelium, synoptische Tabelle nebst Übersetzung und kritischem Apparat*, von Dr. H. VON SCHUBERT; Berlin, Reuther & Reichard, 1893, 31 S. gr. 8°, Mk. —. 50.

*Descartes*, par A. FOUILLÉE; Paris, Hachette, 1 vol.

*François Bacon*, par G. FONSEGRIVE; Paris, Lethielleux, 1 vol., fr. 3. 50.

*J. Locke*, sa vie et son œuvre, par H. MARION; Paris, Alcan, 1 vol., fr. 2. 50.

*Vie de Jacob Vernet*, théologien genevois (1698—1789), par E. DE BUDÉ; Lausanne, Bridel, 1893, 1 vol. in-12, 304 p.

*Doellinger*, Lettres et Déclarations au sujet des décrets du Vatican, traduites de l'allemand et précédées d'une introduction par M. G. BONET-MAURY, prof. à la Faculté de théol. prot. de Paris; Paris, Colin, 1893, in-18, 288 p., fr. 3. 50.

*L'Année philosophique*, sous la direction de M. F. PILLON; année 1892; Paris, Alcan, 1 vol. in-8°, 324 p., 5 fr. — Ce volume contient les études suivantes: RENOUVIER, Schopenhauer et la métaphysique du pessimisme; L. DAURIAC, Nature de l'émotion; F. PILLON, l'évolution historique de l'idéalisme, de Démocrite à Locke; Bibliographie philosophique française de l'année 1892 (analyse de 100 ouvrages).

*L'Evolution religieuse dans les races humaines*, par CH. LETOURNEAU; Paris, Reinwald, 1 vol. in-8°, 10 fr.

*Histoire du peuple d'Israël*, par E. RENAN, T. IV; Paris, Calmann-Lévy, fr. 7. 50.

*Israël chez les nations*, par A. LEROY-BEAULIEU; Paris, Calmann-Lévy, 1 vol., fr. 3. 50.

*Histoire du Cardinal de Richelieu*, par G. HANOTAUX; Paris, Firmin-Didot, 1 vol.

*La France sous saint Louis*, par LECOY DE LA MARCHE; Paris, ancienne maison Quantin.

*Le pape, les catholiques et la question sociale*, par LÉON GRÉGOIRE; Paris, Perrin, fr. 3. 50.

*Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel*, par le cardinal MEIGNAN; Paris, Lecoffre, in-8°, fr. 7. 50.

*Die Bulle «Unam Sanctam» und das vatikanische Autoritätsprincip*, von Dr. W. Joos; Schaffhausen, Meier, broch. 31 S.

---